

La loterie en Ruritanie

Sur les *Mauritanides – Chroniques du temps qui ne passe pas* d'Habib Ould Mahfoudh

Abdel Weddoud OULD CHEIKH

Professeur,
Université de Metz – France

« *Għayr āl-bātin mā vih āl-‘ayb*
« *Gidd ālli towkhaz Likrāmā*
« *Tinżil Bu-‘Ayyāsh u Liglāyb*
« *W-inkhal ‘Irräyz u Kädämä* ».

« A la fin tu es las de ce monde ancien »

G. Apollinaire

Comme tous les hommes de la Ruritanie, j'ai été berger, j'ai été *tākūsu*, j'ai été Ministre ; comme tous, esclave du Sultan ; j'ai connu comme eux, les grands espaces démultipliés par de lointains mirages, les fétides marécages urbains de Mustikcity et les premiers frémissements de la religion du sac plastique, les sombres geôles de la Structure-boutique. J'ai esquissé, sans grande conviction, il faut bien le dire, une théorie du tube de l'été dans un pays sans tube où l'embrasement estival n'épargne aucun mois de l'année. J'ai suggéré une méthode pour compter les pattes du mille pattes qui concluait, contre le bon sens le plus solidement établi, qu'il y en aurait en fait mille onze ou mille douze, suivant qu'on les regarde par le gros bout ou le petit bout. Ce qui me valut l'inimitié féroce de beaucoup de Ruraniens — gros-boutiens comme petits-boutiens — qui voyaient dans mon décompte une allusion sacrilège à un débat théologique meurtrier. Je me suis pris pour un chameau. On m'a apposé au fer rouge un *ālāmāliv* pointé qui me conférait, à moi et à mes contribuables, le pouvoir sur les porteurs d'*al-laf'a* durant les mois impairs de deux années bissextilles, et une soumission résignée aux caprices de ces derniers tout au long d'une période double. J'ai été déclaré disparu et inaudible pendant cinq mois : je gesticulais et on ne me voyait pas, je criais et on ne m'entendait pas, je volais quantité de verres de thé à la menthe sans être amputé du bout de la langue par les sicaires du Sultan, comme le veut la coutume en Ruritanie. On m'a déclaré Agent de l'Etranger pour cause de contrebande linguistique,

donc d'idées douteuses. J'ai connu ce qu'ignorent les zélateurs du treizième *imām* : le doute. Dans l'euphorie collective des Visitations du Sultan, m'est venu un infini dégoût, dans l'abattement des longues nuits de la Langue Arrière, j'ai tenté, mélancomique — si je puis oser ce mot-chimère — de faire sourire. J'ai procédé à des énumérations improbables, cultivé les anachronismes les plus extravagants et refait l'Histoire, j'ai multiplié les hypothèses suspectes et les interpolations coupables.

Je dois cet enchevêtrement de destins à une institution que d'autres Sultanats ignorent ou qui ne fonctionne chez eux que de manière imparfaite et obscure : La Loterie. J'ai tenté, sans grand succès, il me faut le reconnaître, d'en retracer le cheminement. Je sais que les Grandes Voix du Mur Kaki sont unanimes sur le sujet, mais d'autres astrologues sont divisés. Elles prétendent, ces Grandes Voix, lui donner pour point de départ le 12 décembre 1984 («Le DouzeDouze» pour les mystiques) *avant Jésus Christ*, date qui aurait signé, selon eux, les débuts véritables de l'Univers, n'en déplaît aux imposteurs de l'antique Byzance qui faisaient dater La Création de 5535 avant la venue du Messie. Je confesse, pour ma part, n'avoir collecté à travers mes recherches que des briques éparses et sans grande cohérence. Seuls les astrologues appointés par le Sultan prétendent connaître les arcanes de La Loterie. Sachez en tout cas que j'appartiens à un pays chimérique où cette institution tentaculaire oriente et décide à peu près de tout. On peut même affirmer sans trop de risques qu'il n'y a guère de réalité ruritanienne en dehors de La Loterie. Elle suscite une énorme adhésion feinte et quantité de murmures blasphematoires proférés dans leurs *hawli-s* par les sujets malchanceux du Sultan (il y en a pas mal) dans leurs mélancoliques déambulations nocturnes.

Selon ce que rapportent certains Anciens, La Loterie était autrefois en Ruritanie un jeu réservé aux seuls *a'bîd* et *hrâtîn*. D'après leurs dires, les Boutiquiers délivraient, à cette époque lointaine, contre une journée de travail, des crottes de chameau et des bâtonnets d'une taille variable. Un tirage au sort public avait ensuite lieu, et selon la taille et la couleur de leur lot, les joueurs gagnants recevaient une quantité déterminée de sucre et de thé vert. La coutume aurait voulu qu'ils cédassent une part significative de ce gain à des individus dénommés Facilitateurs de l'Au-Delà dont les pouvoirs obscurs passaient pour favoriser le succès au tirage suivant.

Trop simple et sans grande valeur économique, cette version primitive et bien fruste de La Loterie n'aurait pas tenu longtemps, malgré la résistance obstinée et parfaitement compréhensible des Facilitateurs. Les Boutiquiers initiateurs auraient estimé leurs gains insuffisants et les femmes que ce jeu manquait de sel. Une réforme fut tentée dont la mise en œuvre fut

confiée à un organisme corporatif, La Structure-Boutique, agissant pour le compte du Sultan. Connue dans l'histoire de la Ruritanie sous le nom de Grande Restructuration (certains historiens « présentistes » parlent de Rectification), cette réforme aurait été marquée par les innovations suivantes. Crottes et bâtonnets furent remplacés par des cartes blanches à diagonale bleue, réputées infalsifiables, portant des numéros volontairement miniaturisés à l'extrême et plus ou moins déformés pour permettre à la Structure-Boutique de disposer d'une marge d'incertitude favorable à ses arbitrages orientés au moment des tirages. Ce coup de pouce donné au hasard se faisait du reste d'autant plus aisément que l'immense majorité de ce peuple rêveur et résigné était dotée par la nature d'une acuité visuelle très limitée. La Loterie quitta le gain unique constitué par les ingrédients de la boisson nationale des Ruritaniens pour diversifier progressivement les promesses de récompense proposées aux joueurs. Le champ desdites promesses ne tardera pas à embrasser tous les aspects de la vie des Ruritaniens. Mais la partie sans doute la plus audacieuse de cette réforme, celle qui valut, dit-on, à La Loterie l'adhésion enthousiaste des beaux quartiers — qui pensaient naturellement pouvoir y échapper — fut l'introduction de lots négatifs. Une gamme toujours plus étendue de châtiments allait en effet, au fil du temps, venir se mêler aux récompenses proposées par La Loterie. On pouvait gagner cinq kilogrammes de *lihmâyrä*, une *darrâ'a* usagée, un lotissement dans quelque quartier de Mustikcity (les plus prisés étaient ceux d'Âwkâr-Nord à cause de ses villas-pâtisseries et de ses fragrances d'urine de chamelles, véritable madeleine olfactive pour tous ces anciens nomades), une place au premier rang dans les accueils du Sultan en déplacement, ou même un poste de Vizir. Mais on pouvait également, si l'on était attribuaire d'un numéro funeste, être destitué, se voir infliger un séjour dans les prisons de la Structure-Boutique, un exil dans les chaînes à Biru dont on ne revient guère, une amputation (celle de la langue était parmi les plus pratiquées)... Parmi les supplices mineurs mais particulièrement redoutés (certains esprits un peu vifs n'y ont pas survécu) figurait la condamnation, généralement exécutée le douze décembre, à douze heures d'affilée devant la Télévision du Sultan (TVs) et son programme unique : le défilé muet et en plan fixe des visiteurs du Sultan, sur fond des trois invariables images : un chacal, une dune, un poisson sans queue ni tête.

Aux premiers temps de la Grande Restructuration, La Loterie, malgré l'engouement qu'elle suscita dans les rangs de toutes les couches de la société ruritanienne, ne toucha qu'un public limité. Sur les conseils d'un Vizir avisé et surtout inquiet des rumeurs persistantes qui en faisaient un instrument des riches, le Sultan, après s'être publiquement fait connaître

sous le surnom de « Sultan des Pauvres », décida que La Loterie sera dorénavant secrète, gratuite, universelle et obligatoire. Plus aucun ruritanien adulte libre ne devait y échapper. Restait à prouver le caractère aléatoire des tirages, restait à donner des gages de la place centrale du hasard dans le fonctionnement de La Loterie. Car sa généralisation ne vint pas à bout des ragots et des rumeurs malveillantes. On rapporta au Vizir, qui se dépêcha évidemment d'en faire part au Sultan, qu'un groupe de conspirateurs propageait le bruit selon lequel ce serait un comité occulte organisé autour du Grand Chambellan, du Cuisinier-goûteur principal du Palais Kaki, de la plus jeune des favorites du Harem et de son bouffon que s'organiseraient la sélection des gagnants. On dit même que ce sont des Ministres redevenus simples *täkûsu* qui seraient derrière cette rumeur. L'un d'entre eux aurait été vu dans un cimetière en train d'exhumier, avec l'aide d'un Facilitateur dévoyé, un cadavre pour une lustration suspecte. La Structure-Boutique, dûment chapitrée par le Sultan, décida, dans un premier temps, d'ignorer ces racontars hostiles. Il fallut cependant prendre des mesures face à l'inquiétante montée en prestige dans les rangs de la plèbe d'une théorie qui niait radicalement la prétendue place du hasard dans La Loterie et professait que même l'innovation récente du double tirage jointe à l'appel à des observateurs venus de Sultanats amis ne pouvaient assurer du caractère aléatoire du résultat du tirage. La Structure-Boutique, sortant de son indifférence habituelle aux récriminations des joueurs, dût faire appel à des théologiens chargés d'élever le statut de La Loterie et celui de la place que le hasard y occupe au rang de dogme religieux essentiel corroboré par des *hadîth* prémonitoires. Et de faire des preuves du hasard dans la glorieuse histoire du Sultanat une matière fondamentale d'enseignement. C'est depuis cette époque que l'école ruritanienne prit le nom d'Ecole du Hasard qu'elle garde encore de nos jours.

Mai 2011

PS.

On m'a demandé une préface pour cette archive de l'improbable que constituent les *Mauritanides* du regretté Habib. J'ai choisi ce « détournement » d'une fiction de Borges pour échapper à la tentation première d'un texte de critique littéraire forcément pédant. En pastichant le grand écrivain argentin, c'est évidemment Habib que je tentais avec maladresse de mimer. Je pensais à la parenté que son inquiétude joyeuse et salutaire entretenait mystérieusement avec la subversion labyrinthique infligée au gel sémantique ordinaire par la prose universellement dépaysante de l'illustre argentin. Le langage, a suggéré quelque sémioticien, est un

cimetière d'intuitions. Les *Mauritanides* n'ont eu de cesse de les ramener à la vie. Dans la grise pénombre du sens commun multiculturel, elles ont fait scintiller d'insaisissables lueurs.